

BABEL LA GHILDE DES MONDES

<http://universbabel.com/>

Anthologie dirigée par L.V. Cervera Merino

Aide à la correction : Michèle Desmet, Jean-Pierre Julhes et
Emmanuel Guillot

Image de couverture et illustrations internes : Tom Robberts

Editions Emmanuel Guillot, 2009

ALICE AU PAYS DES MORTS

Anthologie réunie par L.V. Cervera Merino

Avec :

Jacques Paionni

Michèle Desmet

Fabrice Chotin

Stéphane Bouvet

Stéphane Thomas

Emmanuel Guillot

Maria Lidia Petrulli

Frédéric Vasseur

Tom Robberts

Adam Joffrain

ainsi que votre serviteur, L.V. Cervera Merino.

JACQUES PAÏONNI

Comment parler de Jacqk sans commencer par le début. Il publie son premier roman “ couche culotte et popo ” à 3 ans. Une année plus tard, il réédite en publiant ses mémoires (1800 pages d’areus).

A 6 ans, il publie ses souvenirs de voyage “ le tour du parc en poussette ” puis décide d’abandonner l’écriture pour se consacrer aux filles.

Des études sérieuses le conduisent au certif, puis un apprentissage dans l’industrie lui permettra de tout faire sauf ça !

Marié a une chieuse, il tente d’oublier ses tracas en renouant avec l’écriture, mais son coté déjanté le ramène aux dures irréalités du rêve.

Aujourd’hui en retrait(e) d’une carrière d’informaticien, après avoir changé de femme (ouf) il profite des nouveautés que lui offre la vie. Il vient d’essayer le tir à l’arc (2 heures), le judo (10 mn), la formule 1 (vrouammm...), mais rien a faire, il est fait pour le clavier.



ALICE ET LES COULEURS DU CIEL

Il s'était assis sur le vieux muret entourant le jardin, à l'endroit où un grand figuier offre de l'ombrage. Le dos appuyé contre la maison, une jambe dans le vide, l'autre repliée. Il semblait somnoler sous son capuchon. Près de lui, la faux au manche de bois noir et noueux, patiné par le contact de ses doigts calleux, semblait abandonnée. La lame effilée et rouillée était ébréchée par les coups et usée par les affûtages, mais le fil en était étincelant.

Alice apparut sur le chemin.

Elle avançait à pas lent, s'aidant d'une canne, le regard vissé vers le sol. Il ne sembla pas la reconnaître immédiatement. Il gardait d'elle le souvenir d'une fillette rose et pétillante à la longue chevelure blonde. La vieille qui venait n'avait pas ces atouts. Pourtant, quand elle ne fut plus qu'à quelques pas, elle releva le visage et, à cet instant, au-delà des traits ridés, de la peau tannée, il retrouva la frimousse d'antan telle qu'il l'avait imaginée dans le livre.

Elle se plaça devant lui, le dévisagea sans marquer de surprise, soupira, et d'un mouvement des épaules, lui démontra que sa présence n'était pas un souci.

— Te voici enfin ! Dieu que tu as mis du temps !

Le faucheur ne put retenir un sourire. Il savait qu'avec elle les choses seraient différentes.

— J'ai encore un peu de temps ? Je ne voudrais pas laisser une maison en désordre.

— J'attendrai, Alice. Pour toi j'ai pris la montre du lapin blanc. Tu sais comme elle peut être flexible...

Secouant sa longue tunique, il sauta du mur et fit craquer quelques os pour se détendre. Il se planta dans l'ombre d'Alice qui tournait la clef dans la serrure.

— N'entre pas, dit-elle, se retournant brusquement.

Son mouvement eut pour conséquence de bousculer la faux. Celle-ci glissa le long du mur et s'abattit sur le pied droit du faucheur. Le grand métatarsien et deux phalanges furent coupés nets et allèrent rouler dans le caniveau comme de vulgaires osselets. Le faucheur médusé, ne ressentit aucune douleur, mais grimaça de contrariété.

— Suis-je maladroite ! Dit-elle.

Il contempla son pied. Ramassa les morceaux d'os qu'il fit sauter dans sa paume. L'air maussade il la pressa :

— Bon, dépêche-toi, la route est longue.

Alice pénétra dans la maison. Elle fit le tour des pièces, façon de dire au revoir à un endroit cher à sa vie, eut un étourdissement en fermant les volets et dut s'allonger un moment sur le lit. Passé quelques instants, elle se releva et sortit définitivement retrouver le faucheur. Elle ne se rendit pas compte qu'elle laissait sur le lit, le corps fatigué d'une vieille femme. Elle ne se surprit pas non plus de ne plus ressentir ses douleurs lombaires et d'avoir retrouvé une agilité de fillette...

Il était assis sur le bord du trottoir, essayant sans succès de recoller ses os.

— On y va ?

Il se releva.

— En route !

Il lui prit le coude et l'attira vers le milieu du chemin. Le sol s'entrouvrit, découvrant un large escalier bosselé.

— Avance, n'aie pas peur !

Alice fit quelques pas hésitants...

— Mais ? Pourquoi vers le bas ? N'ai-je pas mérité le Paradis ?

— Directement ? Tu plaisantes, Alice. Allez ! Va devant.

Ils s'enfoncèrent dans les entrailles de la Terre, qui se refermèrent sur eux.

Quand ses yeux furent habitués à l'obscurité, Alice reconnut un paysage qu'elle connaissait bien :

— Mais, c'est le pays des merveilles !

— Si c'est ce que tu vois, alors tu as bien de la chance. Moi je ne vois qu'un désert.

Le chemin s'enfonçait dans des herbes hautes. Les tiges géantes portaient des pâquerettes, des violettes, des pissenlits...

— Ce sont des fleurs géantes. Tu ne les vois pas ?

— Ni ne les ressens. C'est ton domaine, pas le mien. Les faucheurs ne rêvent pas ! Enfin... ne rêvent plus depuis longtemps.

Ils approchèrent d'une barrière fermée, où, d'une guérite en forme de champignon, sortit une grenouille portant une casquette.

— Qui m'amènes-tu aujourd'hui ?

— C'est la petite Alice.

Le batracien se retourna et consulta un registre. Alice y figurait. Il se gratta le crâne avec une patte de derrière...

— Il manque des informations. Rien n'est précisé sur le secteur...

Alice n'était pas rassurée :

— Vous m'envoyez en enfer ?

— Non mademoiselle ! S'esclaffa en riant la grenouille. Vous êtes aux portes du purgatoire. Et vous devez attendre ici que je découvre vers quel secteur et pour quelle durée je dois vous laiss-

ser entrer.

Il ouvrit un placard, en sortit un ordinateur portable extra-plat qu'il alluma.

— Ha je n'aime pas me servir de ce truc, mais là j'y suis contraint.

Il pianota sur le clavier.

— Heu... Je peux y aller ? Vous n'avez plus besoin de moi ? Demanda le faucheur.

— Allez mon ami, je vous libère.

Il salua Alice et se retourna pour repartir. Mais une main ferme s'agrippa à son froc et le tira en arrière.

— Attends faucheur...

La voix d'Alice était si impérative, et sa poigne si solide, qu'il trébucha en arrière en lâchant son outil qui frappa sur son genou, tranchant net les ligaments croisés entre le tibia et le fémur.

Déséquilibré, le faucheur tomba, provoquant un bruit de jeu de quilles. Ses os s'éparpillèrent dans l'herbe.

— Mon squelette ! Dans quel état elle me met !

Alice éclata de rire :

— Tu es vraiment fragile.

Le faucheur se redressa, se servant du manche de la faux pour se tenir debout.

Alice ramassa les os de la jambe et les lui tendit.

— C'est réparable ?

— J'espère ! dit-il, s'éloignant en claudiquant. On m'avait prévenu à ton sujet, je ne voulais pas le croire...

Il disparut dans les grandes herbes.

— Voilà voilà ! S'exclama la grenouille, secteur rouge... Ce n'est pas pour dire, mais vous allez en baver.

Il actionna une poignée et la barrière se souleva sur un paysage dominé par la couleur verte.

— Allez ! Vous pouvez entrer. On viendra vous chercher dans trente ans... Si tout va bien.

Alice fit trois pas vers le purgatoire. Quand elle se retourna, la grenouille, la guérite et la barrière avaient disparu. Elle était au

centre d'un nouveau monde.

Vert ! Tout était vert ou presque.

Au loin, l'horizon était vert, les montagnes vertes, le ciel verdâtre. Plus près, des haies, des prés, des buissons, tout était vert. Même le chemin sur lequel elle se trouvait était fait de terre vert-de-gris.

Elle avança en direction de ce qui semblait être un village.

Un petit chien gambadant apparut devant elle. C'était un croisé Caniche/Jack Russel blanc à taches jaunes et noires au poil ras et frisé. Il s'approcha. Alice n'était pas rassurée, elle lui parla doucement :

— Gentil le toutou !

— Bonjour mademoiselle ! Vous arrivez tout juste ! Nouvelle sans doute ?

Un chien qui parle ne surprit pas Alice.

— Je suis perdue dans ce nouveau paysage. Pouvez-vous me guider ?

— Volontiers, il se trouve que je cherchais une personne capable de m'ouvrir une porte. Vous humains savez très bien faire ça. Ils marchèrent côte à côte en direction du village.

— J'ignorais que les chiens pouvaient être au purgatoire.

— Je ne suis pas un chien. Je suis maître Palu, le notaire

— Tiens donc ? En êtes-vous sûr ?

— C'est mon apparence qui vous trompe. Ça contribue à mon purgatoire. J'ai quelques fautes minimes à me faire pardonner, particulièrement le mauvais traitement que j'ai infligé à des animaux...

— Et pour cela vous héritez du secteur rouge ? Il paraît qu'il est terrible, à ce que m'a dit la grenouille.

— Ce batracien vous a raconté des sornettes. Ici c'est le secteur vert. Ce n'est pas la première fois qu'il confond les couleurs...

— Et alors ? Comment cela va-t-il se passer ?

— On va venir vous chercher pour vous renvoyer dans le bon secteur. Ne vous inquiétez pas. Ah, voici la porte !

C'était une maison étrange, faite de murs en chaume et d'un

toit en briques vertes. La cheminée fumait malgré le beau temps et la douce température.

— Que dois-je faire ? demanda Alice.

— Ouvrir cette fichue porte, tout simplement.

Alice saisit la poignée qu'elle tourna et poussa l'huis qui s'écarta avec un fort grincement. Aussitôt, des centaines d'animaux se précipitèrent vers elle... Des oiseaux volèrent dans ses cheveux, des lapins sautèrent entre ses jambes et des chats, des chiens, des hamsters la bousculèrent. Toutes ces bestioles s'évanouirent dans la nature.

— Voilà qui est fait, aboya Palu. Je vais enfin trouver le repos de mon âme et rejoindre les contrées les plus douces.

— Vous allez partir ?

— On va venir me chercher.

Il n'avait pas terminé sa phrase qu'un pas résonnait sur le pavé de la ruelle. Une ombre apparut sous un porche. Elle boitait légèrement...

Le faucheur s'approcha. Il avait rafistolé les os de sa jambe avec des morceaux de sparadrap.

— Maître Palu, notaire ?

— C'est moi, dit le chien.

— Vous devez me suivre.

Il ne semblait pas avoir remarqué Alice. Il se retourna pour reprendre son chemin. Le chien passa devant lui.

— Hep ! s'écria Alice, en le tirant par la manche, vous m'oubliez ?

Ce geste eut le malheur de le déséquilibrer. Il marcha sur la queue du chien, lâcha la faux et se rétama de tout son long. Quelques vertèbres claquèrent, sa tête roula plus bas vers le caniveau. Palu ne résista pas et saisit un magnifique cubitus dans sa gueule.

— Pas touche ! s'écria la tête, avec un curieux accent, la mâchoire étant légèrement déviée.

Le corps se redressa péniblement, ramassa la tête qu'il enficha sur ses épaules et se couvrit de son long manteau.

— Alice ! Je vous interdis de me toucher !

Il ramassa quelques débris de son squelette, sa faux et reprit son chemin cahin-caha, le chien gambadant autour de lui.

— Attendez-moi ! Je dois sortir d'ici, la grenouille s'est trompée de secteur !

— Encore ! Soupira le faucheur.

Il marqua un temps d'arrêt...

— C'est bon, suivez-moi, je vous ramène à lui.

Ils traversèrent la rue vers un mur gris-vert qui s'effaça devant eux, et se retrouvèrent devant la guérite. La grenouille ne semblait pas y être. Puis un bruit de chaises renversées attira leur attention. La grenouille apparut de dessous la table.

— Maudite batterie... toujours à plat quand on en a besoin...

Le faucheur l'interpella :

— Avez-vous consulté pour vos problèmes de daltonisme ?

— Hein ? Quels problèmes ? Je vois parfaitement...

— Ce n'est pas mon avis, ni celui de la majorité des usagers... Cette jeune fille devait aller en zone rouge, vous l'avez envoyée en zone verte.

— Impossible !

— Si fait !

La grenouille s'approcha d'Alice :

— Dites-moi jeune fille, de quelle couleur suis-je ?

— Verte, bien sûr !

La surprise qui se dessina sur le visage de la grenouille provoqua le rire de la jeune fille.

Ôtant sa casquette, la grenouille s'épongea le front. Puis, d'un geste brusque, elle ouvrit un tiroir et en sortit une photo. Sur l'image on distinguait un paysage de verdure. L'image était en noir et blanc.

— Et ça ! Ce n'est pas rouge peut-être ?

Alice échangea un regard interloqué avec le faucheur :

— Mais, voyons ! C'est tout gris ! Il n'y a pas de couleur.

Pointant un doigt accusateur vers l'air ébahi de la grenouille,

elle lui fit une remontrance :

— Vous devez consulter ! Votre vue est déplorable ! Vous rendez-vous compte des conséquences que peuvent provoquer vos erreurs ?

Baissant la tête, la grenouille bafouilla quelques mots inintelligibles... Alice insista :

— Et ma robe ? De quelle couleur est-elle ?

Plissant son minois honteux, la grenouille suggéra un petit :

— « jaune » entre ses lèvres pincées.

— Non ! Bleue, elle est bleue !

La grenouille s'effondra en larmes. Alice, émue s'approcha afin de la consoler.

— Pourquoi ne pas accepter la vérité ? Vous devez vous soigner. À un poste aussi important que le vôtre, vous devez comprendre que les pauvres gens qui viennent faire le temps de purgatoire doivent être bien orientés...

Le faucheur l'interrompit :

— La grenouille fait partie de la peine ! Subir ses bévues fait partie des épreuves. Elle-même est là pour effacer ses erreurs passées.

— Vous ? Interrogea Alice. Vous êtes également au purgatoire ?

Retenant ses sanglots, la grenouille acquiesça de la tête.

— Mais ? Qu'avez-vous fait pour être à ce poste ?

— Ma folie passée, je paie ma folie.

— Une grenouille ?

Un sourire réapparut sur la face du batracien.

— Je n'ai pas toujours été une grenouille. Autrefois... je devrais dire jadis, j'étais apothicaire en la bonne ville de Dijon. Je préparais des potions pour soigner les malades. Et le soir j'écrivais des contes pour enfants.

— Jadis ? Il y a longtemps ?

La grenouille consulta son cahier, elle tourna rapidement les pages...

— Quatre cent vingt-huit ans, trois mois et deux jours ! Un

sacré bail hein ?

— Vos fautes sont donc si graves ?

— Terribles ! J'ai sur la conscience des milliers de cauchemars, des terreurs nocturnes, des larmes et des gros chagrins... J'ai fait beaucoup de mal aux enfants qui ont lu un de mes contes.

Alice n'en revenait pas :

— Quoi ! Uniquement pour une fiction ? Une peine si lourde ?

— Oui, à cause du célèbre conte « La belle aux doigts d'or ment ! »

— Au bois dormant !

— Non non, j'ai bien dit « aux doigts d'or ment ! » je ne suis pas Charles Perrault. Je suis Elmer Veyes. Heureusement tombé aux oubliettes...

— Ce récit est donc si terrible ?

— Hélas !

— Racontez, je veux entendre ça !

Le faucheur s'était approché :

— Jamais entendu parler.

Ils se posèrent sur l'herbe, face à la grenouille qui se racla la gorge avant de commencer :

— Je vous aurai prévenus :

Il était une fois un château dans lequel vivait un vieux roi sage et bon. Ce roi était veuf depuis de longues années et il avait reporté tout son amour sur la princesse Clarence, sa fille.

Dans tout le pays, ses sujets l'adoraient et adoraient la princesse dont on disait qu'elle avait des doigts d'or, car elle réussissait tous les ouvrages qu'elle entreprenait.

Il y avait également une femme dans l'entourage du roi : Nuitella l'ambitieuse. Elle rêvait de devenir son épouse pour gagner le pouvoir, et elle détestait la princesse en secret. Elle connaissait la magie, et l'utilisait pour influencer le roi et ses conseillers. Ainsi, elle les avait décidés à suggérer au roi de se remarier pour assurer sa succession.

— Sire, il faut prendre épouse et faire des marmots, l'avenir du royaume en dépend

— Mais je suis bien trop âgé, ma fille saura peupler le château en se mariant.

Le roi comprenant la situation fit appeler sa fille pour lui demander son avis.

— Ma fille, il est temps de penser au mariage. Le royaume ne manque pas de fiers jeunes hommes, dignes de te conduire à l'Autel.

— Mon père, je ferai comme vous voudrez, mais je souhaite épouser le prince de mes rêves, celui qui me visite chaque nuit en songe.

De ce jour, tous les garçons de bonne famille, les nobles, les bourgeois, les artisans et même les laboureurs, défilèrent au château pour présenter leurs hommages à la princesse. Mais aucun d'eux ne ressemblait au prince de ses rêves.

Nuitella tremblait de voir un jour l'arrivée de celui qu'espérait la princesse. Afin de se faire épouser, elle incita les conseillers à presser le roi pour qu'il fixe une date butoir après laquelle il se remarierait, faute de fiancé pour sa fille. Nuitella ne doutait pas qu'elle soit l'élue, étant la plus belle femme du pays.

— Ma fille, il faut que tu te décides à faire un choix, on me presse de me remarier.

— Père, accordez-moi du temps. Dans mon rêve, le jeune homme apparaît quand je termine mon ouvrage de tapisserie.

— Soit ! Si tu n'as pas fait ton choix à la fin de ton ouvrage, j'accepterai de prendre une épouse.

Le temps passa. Chaque jour Nuitella venait vérifier l'avancement de la tapisserie que Clarence tissait, mais chaque nuit, la princesse débouclait son travail de la veille...

Elle gagna ainsi sept semaines, mais une nuit, la méchante Nuitella découvrit le stratagème et courut avertir le roi.

— Sire ! Votre fille, la princesse Clarence vous ment !

Le roi, confondu décida donc de prendre épouse au dernier jour du mois si aucun prince ne se faisait connaître.

Le soir du dernier jour, peu avant que la grosse horloge de la tour ne sonne les douze coups de minuit, un cavalier apparut sur le chemin.

Il chevauchait un alezan empanaché d'une crinière argentée, ses sabots claquaient et lançaient des étincelles à chaque pas, un halo de vapeur l'entourait...

Le prince était vêtu de satin blanc, portait à la hanche une lourde épée scintillante et sur le dos une cithare garnie de pierres étincelantes.

Les gardes qui sommeillaient sur les remparts du château en furent éblouis et avertirent toute la population. Bientôt, sur chaque tourelle, chaque mâchicoulis, chaque barbacane, poternes, pont-levis, chemins crénelés, courtines, meurtrières, poivrières, hourde, échauguettes, et tout en haut du donjon, des curieux en bonnet de nuit purent entendre et voir le prince descendre de cheval au pied du logis de la princesse et lui chanter sa romance d'amour.

*Je suis venu de si loin, car je sais que tu m'attends
Ma belle, ma promise, tes rêves m'ont guidé
Me voici, me voilà... lalalalalère...*

Nuitella enrageant de voir sa défaite proche ouvrit son registre magique et y puisa des formules afin de changer les choses.

Ainsi, quand la princesse entendit le chant de son amoureux, elle reconnut la voix de ses rêves et se précipita à la fenêtre. Mais celle-ci était bloquée par le sortilège de Nuitella. Elle frappa, tambourina, mais rien n'y fit.

Le chevalier se lança alors dans l'escalade de la muraille en s'aidant des bignones qui poussaient là, et bientôt il prit pied sur le balcon.

Nuitella lui lança alors un terrible envoûtement, elle le transforma en grenouille !!! Seul un baiser de la princesse aurait pu le délivrer de ce sortilège. Au même moment, fracassant la vitre avec une chaise, la princesse fit irruption sur la terrasse. Son pied léger, chaussé d'une pantoufle de vair, se posa sur l'être aimé.

— Là je n'ai pas mesuré l'horrible tragédie que j'allais provoquer dans l'imaginaire des enfants...

La grenouille fut écrabouillée, et la princesse, glissant sur le cadavre, bascula par-dessus la rambarde et s'écrasa au pied de l'alezan.

Ainsi, le roi, triste et résigné, épousa la méchante Nuitella. Ils ne vécurent pas heureux, mais eurent malgré tout, de nombreux enfants...

Quand la grenouille eut terminé son récit, le faucheur avait des larmes qui perlaient aux creux de ses orbites, Alice était défaite.

— C'est monstrueux ! Comment avez-vous pu ?

— Je sais, c'est ce que j'ai compris en passant dans l'outre monde. À présent je dois racheter les angoisses des enfants... Je dois leur rendre un monde plus rose...

— Et avec ce problème de daltonisme, ça ne va pas être simple.

Le faucheur s'était tourné pour cacher son émotion. D'une voix saccadée de sanglots, il conseilla :

— Il faut réécrire la fin de cette histoire.

— Oui ! s'écria Alice. Prenez des feuilles de papier et un crayon, ou frappez votre clavier et changez tout.

— Vous croyez ?

— Pas d'autres solutions. Au travail !

— Si vous le dites...

— Mais auparavant, dit le faucheur, il faut m'orienter ces deux-là.

La grenouille alluma l'ordinateur... consulta une liste et déclara :

— Alice : secteur rouge. Maître Palu... également !

— Quoihouaoua ? Aboya le corniaud. Je n'ai pas terminé ?

— Oui, pour votre pénitence envers les animaux, vous avez terminé, mais il vous reste encore à purger votre conscience des méfaits envers vos camarades d'école : vous étiez farceur ?

— Oui, j'avoue

— Et bien voilà, secteur rouge.

— Parfait dit le faucheur, j'ai de l'ouvrage, je dois y aller !

— Merci, dit Alice en s'approchant de lui.

Il se recula vivement :

— Ne me touche pas.

Il n'avait pas vu le chien et trébucha dessus en lui marchant sur la queue. Basculant en arrière, il s'écrasa brutalement sur l'herbe... Mais déjà la grenouille avait actionné l'ouverture vers le secteur rouge et tout se transforma autour d'eux.

Alice et Palu se retrouvèrent sur une plage. La mer était bleue et un sentiment de doute les envahit. Le sable était bleu, le ciel était bleu, les fleurs étaient bleues, même le vent transportait une musique douce ; du blues.

— Je crois que cette fichue grenouille nous a encore mal orientés, dit Alice.

Le chien leva la truffe pour humer l'air. Un fumet appétissant lui parvenait depuis l'autre côté de la dune.

— Il y a un buffet par ici ! Ça sent le haricot et la saucisse.

— Allons voir. S'il y a des gens, ils pourront nous guider vers le secteur rouge.

— Ça m'étonnerait, les secteurs ne communiquent pas entre eux. Seul un faucheur peut venir nous tirer de là.

— Dans ce cas, allons manger quelque chose, on va bien réussir à se faire inviter.

Ils escaladèrent la dune. Sur l'autre versant, la végétation commençait pauvrement à s'étoffer vers des bois et des prairies. Quatre chevaux attendaient paisiblement sous un arbre. Trois cavaliers dînaient face à un feu de camp.

Alice ne les connaissait pas. Elle n'avait jamais été attirée par les cow-boys ou leurs légendes, mais Palu faillit s'étrangler :

— John Wayne ! Gary Cooper ! Cassidy !

En attendant ces exclamations, les trois personnages se retournèrent. L'un d'eux ne semblait pas réjoui.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je suis maître Palu, notaire, aboya joyeusement le chien.

Cette réponse ne sembla pas dérider le cow-boy, mais Alice discerna un sourire amusé sur les lèvres des deux autres.

— OK, approche rase-mottes. Mon nom est William Boyd ! Compris ? Boyd, pas Cassidy. Tu me feras plaisir de te souvenir de mon vrai nom. Cassidy c'était mon personnage à l'écran.

— Bon ! Laisse tomber Bill. Ce cabot ne peut pas savoir...

— Il connaît bien vos noms à vous !

Alice s'interposa :

— Ben moi je ne connais ni vos noms ni vos personnages de cinéma.

Le Duke se leva et l'invita à se joindre à eux :

— Vous avez faim ? Nous avons un excellent rata mijoté par Gary.

— Volontiers.

Une musique parvenait jusqu'à eux. Une guitare douce, une mélodie mélancolique. La voix était grave et pure.

— Qui chante ? demanda Alice

— C'est Dean. Il renâcle, car il n'aime pas les haricots.

Le chien frétille d'excitation :

— Dean Martin ?

— En personne.

— Haouuuuu !

Contournant quelques roches, Palu se planta devant le chanteur italo-américain.

— Salut molosse ! Tu viens chanter avec moi ?

Dean lâcha sa guitare pour saisir une bouteille qu'il porta à ses lèvres. Puis il vint rejoindre ses compagnons.

Palu n'en croyait pas ses yeux. Il fit le tour du camp en pissant sur chaque caillou, puis retourna près d'Alice à qui l'on venait de servir une saucisse et des haricots dans une écuelle cabossée.

— Vous êtes mes héros, crut utile de dire Palu. J'aime tous vos films... Ne manque que Buffalo Bill. Il n'est pas avec vous ?

Wayne rejeta son feutre en arrière, et, relevant le front, lui répondit :

— Pas de la même époque.

Dean ajouta :

— Ça m'étonnerait que tu le croises dans les parages. Quand tu penses qu'on se tape le ménage des tipis depuis des années uniquement pour avoir fait semblant de tuer des Indiens... Lui il ne simulait pas, avec son palmarès, il doit charger la chaudière à perpette.

— Ouais ! Formula Gary.

— Directement à la fournaise sans passer par la case départ, précisa Boyd.

John ajouta en riant :

— Les vingt mille balles, il ne les touche pas, il les a tirées dans le lard des Peaux-Rouges.

Ils éclatèrent de rire en se versant une rasade de whisky dans leur quart.

Alice les contempla avec affection. Ces durs à cuire semblaient être de bons enfants blagueurs.

— Si vous avez fait semblant de tuer des Indiens, pourquoi cette pénitence ?

— À cause de la mauvaise image qu'on a aidé à divulguer sur eux. Les mauvais sentiments générés. Nous sommes conscients de nos erreurs.

— Ouais ! Ajouta Gary.

— Et vous faites le ménage dans leurs tentes ?

— Chaque jour, c'est notre destinée, dit Wayne.

— Et chaque jour on doit manger ces horribles haricots, ajouta Dean.

— Et chaque nuit on dort autour d'un feu de camp après avoir ramassé du bois pour l'allumer, précisa Boyd.

— Ouais ! Exprima Gary.

Alice les écoutait en partageant sa gamelle avec Palu.

— Vous dormez par terre ?

— À la dure, enroulés dans une couverture, la tête callée contre la selle.

— C'est poétique, dit-elle.

Cet extrait vous a plu ?
Retrouvez la suite et les dix autres nouvelles accom-
pagnées de leur illustration couleur sur le site
www.babelpocket.fr !